

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Bechala'h



FEUILLET HEBDOMADAIRE AU Puits DE LA PARACHA

Pour toute remarque,
éclaircissement ou tout
autre sujet il est possible
de nous contacter:
Par téléphone: (718) 484 8 136

ou par Email:
Mail@BeerHaparsha.com

Chaque semaine diffusé gratuitement par mail.

INSCRIVEZ-VOUS DÈS AUJOURD'HUI!

En hébreu:

באר הפרשה
subscribe@beerhaparsha.com

En anglais:

Torah Wellsprings
Torah@torahwellsprings.com

En Yiddish:

דער פרשה קוואל
yiddish@derparshakval.com

En Espagnol:

Manantiales de la Torá
info@manantialesdelatorah.com

En Français:

Au Puits de La Paracha
info@aupuitsdelaparacha.com

En Italien:

Le Sorgenti della Torah
info@lesorgentidellatorah.com

En Russe:

Колодец Торы
info@kolodetztory.com



AUX ETATS-UNIS: Mechon Beer Emounah
1660 45th St, Brooklyn NY 11204
718.484.8136

EN ISRAËL: Makhon Beer Emouna
Re'hov Dovav Mecharim 4/2
Jérusalem
Téléphone: 02-688040

Edité par le Makhon Beer Emouna

Tous droits de Reproduction réservés

La reproduction ou l'impression du feuillet de quelque
manière que ce soit à des fins commerciales ou publicitaires
sans autorisation écrite du Makhon Beer Emouna est
contraire à la Halakha et à la loi.



Torah-Box.com
diffusion du judaïsme aux francophones

Retrouvez le feuillet sur
www.torah-box.com/ravbiderman

Au Puits de La Paracha

Bechafa'h

« Ils eurent foi en Hachem » : la Paracha de la Emouna

Cette Paracha et le sujet de la Emouna qui s'y trouve abordé ont fait l'objet de nombreux commentaires. Voici comment elle se décompose : elle commence, en effet, par l'évocation de la traversée de la Mer Rouge, au sujet de laquelle il est écrit : « *Ils eurent foi en Hachem* » (14, 31) et « *C'est mon D. et je l'embellirai* », pour signifier que chacun pouvait montrer Hachem du doigt. Ensuite, vient l'épisode de la Manne, dont l'un des versets est : « *Voici que Je vous fais pleuvoir le pain du Ciel* » et où les Bné Israël purent voir clairement que la subsistance de l'homme et l'ensemble de ses besoins sont dans les mains d'Hachem et non dans celles de l'homme. Enfin, elle se termine par la description de la guerre d'Amalek, dont la manière d'agir est de refroidir la Emouna des Bné Israël en introduisant le doute dans leur esprit, comme il est écrit : « *Et lorsque Moché leva ses mains, Israël avait le dessus (...)* » (17, 11), et nos Sages d'expliquer : « *Etaient-ce les mains de Moché qui faisaient gagner ou perdre la guerre ? Mais c'est pour te dire que tant que le peuple d'Israël regardait vers le haut et soumettait son cœur à son Père Céleste, il avait le dessus.* » (Roch Hachana 29a) Cependant dès que le doute s'infiltra en eux - lorsqu'ils s'écrièrent : « *Hachem est-Il parmi nous ?* » (17, 7) - Amalek surgit sur le champ (« *Amalek vint (...)* », verset 8).

Rav Mena'hem Mendel de Rimnov donne à ce sujet une explication extraordinaire du verset de notre Paracha : « *Hachem parla à Moché : 'Voici que Je vais faire tomber pour vous du pain du Ciel, et le peuple sortira le recueillir chaque jour, afin que Je le mette à l'épreuve s'il suit Ma Torah ou non.'* » (16, 4) :

« Dans son Séfer Hayachar, Rabbénou Tam écrit que les plus importantes de toutes les vertus sont la foi et la confiance en D., ce

qui signifie : croire d'une foi parfaite que le Créateur conduit le monde et le dirige à chaque instant et qu'Il donne à chacun ce qui lui manque et que personne ne peut toucher à ce qui est destiné à son prochain, ne serait-ce qu'à un cheveu. Cette croyance le mènera à la confiance en D. Il sera convaincu dans son cœur et confiant que tout ce que le Saint-Béni-Soit-Il lui a octroyé lui parviendra d'office, sans aucun effort. Et il ne perdra pas tout son temps à se soucier de choses vaines afin d'accroître ses biens et de s'enrichir. Car il sera certain que rien n'est entre ses mains et que seul ce qui est fixé pour lui dans le Ciel se réalisera, ni plus ni moins. »

Plus loin, le Rav de Rimnov ajoute : « Et une fois que la foi et la confiance en D. seront ancrées dans son cœur - ces deux vertus qui sont inséparables l'une de l'autre - il en viendra facilement à accomplir la Mitsva de "*Tu aimeras ton prochain comme toi-même*", car rien de ce qu'il verra chez son prochain ne suscitera sa jalousie. Et même si, alors, quelqu'un vient empiéter sur son moyen de subsistance - par exemple, s'il ouvre le même commerce que le sien à proximité - il n'aura pas de mauvaises pensées à son sujet, car il saura que ce n'est pas à sa part qu'il touche. Ce qui lui a été octroyé par le Ciel, rien ne pourra l'augmenter ni le diminuer (...). C'est pourquoi le Saint-Béni-Soit-Il a dit : "*Voici que Je vous fais pleuvoir le pain du Ciel*", en voulant ainsi signifier : "Je suis en mesure de faire tomber pour vous du pain en une seule fois qui suffirait pour plusieurs jours. Malgré tout, Je ne vous le donne qu'en quantité suffisante pour une seule fois - '*Et le peuple sortira pour le recueillir chaque jour*' - afin d'ancrer dans vos cœurs la foi et la confiance en D. Le but est que vous sachiez que Celui qui a créé ce jour a créé sa subsistance." C'est ce que signifie "*afin de le mettre à l'épreuve*", à savoir s'ils vont se rendre



compte que l'empressement dans le domaine matériel ne sert à rien, comme il est dit : *"Ils mesurèrent (la manne récoltée) à l'ômer. Or, celui qui en avait beaucoup pris n'en avait pas de trop ; celui qui en avait peu n'en avait pas faite."* (16, 18) Dès lors, le peuple suivra la voix de la Torah et sa crainte de D. et son service d'Hachem seront entiers. C'est ce que signifie le verset : *"Toutes les Mitsvot sont Emouna"* (Téhilim 119, 86), celui qui possède la Emouna accomplira à coup sûr toutes les Mitsvot scrupuleusement, car la Emouna témoigne du respect de la Torah. La valeur de la Emouna n'a pas de limite : un seul instant de Emouna dans ce monde a une importance incommensurable aux yeux d'Hachem et Lui est très cher. »

Dans son commentaire sur la Torah, Ibn Ezra pose une question sur le verset de notre Paracha (14, 4) : *"Et les Egyptiens sauront que Je suis Hachem"* : ces Egyptiens dont il est question sont sur le point d'être noyés dans la mer. Dès lors, que signifie *"les Egyptiens sauront"* ? Il s'agit, répond-il, de ceux qui restèrent en Egypte, mais aussi de ceux qui se trouvèrent dans la mer avant de mourir, eux aussi *"sauront que Je suis Hachem"*, dans les courts instants avant leur mort. Nous voyons à quel point le Créateur bouleversa toutes les lois de la nature, tout cela afin d'intégrer la Emouna dans le cœur de ces mécréants avérés, ne fût-ce qu'un seul instant !

Rabbi Moché de Lalov subvenait à ses besoins en tenant une échoppe où il vendait du sel. Un jour, un 'concurrent' vint ouvrir lui aussi un commerce de sel de l'autre côté de la rue. Il va sans dire que le Rav ne lui fit aucune remarque, mais en plus, il lui vint en aide : une fois, en effet, cet homme tarda à ouvrir son magasin. Le Rav s'en fut le réveiller en allant frapper à sa porte pour le prévenir que des clients étaient arrivés pour lui. Cette attitude montrait jusqu'où allait sa Emouna que personne ne pouvait lui prendre ce qui lui avait été octroyé par le Ciel.

Le Yessod Haavoda incitait ses disciples qui allaient vendre leur marchandise à la

foire annuelle, d'arriver intentionnellement en retard sur la place du marché. Il voulait ainsi ancrer clairement en eux la Emouna que celui qui "faisait défaut" ne perdait rien, car l'abondance ne provenait pas de l'empressement à "prendre la meilleure place", mais seulement de ce qui avait été décrété pour chacun dans le Ciel.

Certes, nous ne sommes pas à ce niveau et nous sommes tenus "d'arriver à l'heure". Cependant, cela ne nous empêche pas de garder à l'esprit que si, à cause d'un empêchement, nous sommes forcés "d'arriver en retard", ce n'est pas une raison pour faire rejaillir notre colère sur tout notre entourage, ni pour nous ronger d'énervement. Souvenons-nous alors que notre subsistance provient uniquement du Ciel et non de nos efforts !

« Les eaux s'adoucirent » : l'amertume comme source de douceur

« Ils arrivèrent à Mara et ne purent boire les eaux de Mara car elles étaient amères, c'est pourquoi on l'appela du nom de Mara (...). Il (Moché) cria vers Hachem et Hachem lui montra un bois qu'il jeta dans l'eau et les eaux devinrent douces. » (15, 23-25)

L'étape de Mara, qui fut l'une des quarante-deux étapes des Bné Israël dans le désert, représente un enseignement pour nombre de nos frères juifs qui, eux aussi, parviennent à une étape de l'existence nommée Mara (l'amertume), à D. ne plaise ! (Parfois, ce qui ne devait être qu'une étape se prolonge durant une très longue période.) Ils ont alors le sentiment de se noyer dans ces eaux sans pouvoir en supporter l'amertume, et il leur semble qu'Hachem les a définitivement abandonnés (si l'on peut dire). Où peuvent-ils alors puiser une source d'encouragement ? En prenant exemple sur ce qui arriva à nos pères durant cette épreuve : *« Hachem lui montra un bois qu'il jeta dans l'eau et les eaux devinrent douces »* : ils dévoilèrent alors que ces eaux étaient douces, mais que leur douceur était dissimulée jusqu'à ce qu'Hachem la leur fasse découvrir. Il en est



de même pour chacun d'entre nous : le Maître du monde est à l'origine de tout ce qui arrive, et dirige nos pas à chaque instant afin de finalement nous prodiguer du bien. Seulement, pour l'heure, ce bienfait demeure caché jusqu'au jour où il se dévoilera au grand jour. Dès qu'un homme intériorise cette vérité, il ne ressent déjà plus autant l'amertume de ses épreuves et, **sur le champ**, les eaux amères s'adoucissent.

L'histoire suivante se produisit récemment dans le nord d'Eretz Israël : un jeune orphelin qui se préparait à devenir Bar Mitsva aimait particulièrement les chanteurs de musique juive authentique. Aussi, à l'approche du jour-J, l'un de ces chanteurs, connu pour ses aptitudes à chanter durant plusieurs heures d'affilée, se dévoua pour animer sa soirée **bénévolement, bien que cela lui demanda beaucoup d'efforts**.

Plusieurs jours après les festivités, le jeune garçon se révéla être contaminé par le virus du Corona et par conséquent, on fit savoir à tous les participants, y compris à ce chanteur, la nécessité de demeurer confinés chez eux. Et en effet, cette précaution ne fut pas vaine, puisque deux jours après cette annonce, ce dernier ressentit les symptômes du virus. Il fut presque saisi par les regrets : « J'ai chanté de toutes mes forces, se dit-il, pour la Mitsva, et sans demander de salaire. A présent, il me semble avoir été puni pour ce geste ! »

Mais ce que nous réserve Hachem est imprévisible : trois semaines plus tard, un organisme de bienfaisance américain pour les orphelins contacta ce chanteur et lui annonça qu'ils s'apprêtaient à organiser une Bar Mitsva commune pour plusieurs garçons. Ils avaient entendu parler par l'un des organisateurs de la manière dont il s'était dévoué pour réjouir cet orphelin en animant sa soirée de Bar Mitsva et, de ce fait, ils l'invitaient à prendre l'avion pour les Etats-Unis afin de chanter lors de la fête qu'ils préparaient, **tout cela en échange d'un très confortable salaire**. Néanmoins, ils émettaient une condition : qu'il eut déjà été

touché par le Coronavirus. L'homme se rendit compte alors des effets de la Providence. Alors qu'il avait pensé : « Qu'ai-je gagné dans toute l'affaire ? En voulant faire une bonne action, je me suis retrouvé malade, coincé à la maison, et j'ai même perdu de l'argent ne pouvant animer d'autres fêtes pour lesquelles j'étais sollicité », le Saint-Béni-Soit-Il lui rendit en retour plusieurs fois ce qu'il avait perdu, par le mérite d'avoir chanté durant cette Bar Mitsva.

Le Maguid de Zlozitch rapporte dans son livre *Amta'hate Binyamine*, le verset de Kohélète : « *La fin d'une chose est préférable à son début, la patience est meilleure que l'emportement* » (7, 8), et s'interroge à son propos : apparemment, les deux sujets évoqués sont sans rapport. Néanmoins, écrit-il, on peut l'appliquer de la manière suivante : **il est parfaitement insensé de se plaindre au moment où une épreuve survient**, car il est très possible que celle-ci soit destinée à expier les fautes commises et il est préférable qu'un homme souffre dans ce monde plutôt que de recevoir un châtiment dans le monde futur. En outre, **il est possible que de ce malheur germe un immense bienfait**, comme on le voit dans la vente de Yossef : au moment où il fut vendu, il pouvait certes sembler qu'il n'y avait pas de plus grand malheur que celui-ci, alors qu'en réalité, il fut envoyé en Egypte pour sauver la vie de sa famille. Et s'il n'y était pas descendu, il n'aurait pas accédé au poste de vice-roi et n'aurait pas été en mesure de nourrir son père et ses frères durant les années de famine. En outre, il en découla un bénéfice spirituel immense, comme le rapporte le Midrach (Vaykra Rabba 32, 5) : « Yossef descendit en Egypte et se garda de la débauche. Par son mérite, les Bné Israël se gardèrent de la débauche. » Dès lors, un homme doit accepter tout ce qui lui arrive avec joie. Et c'est ce qu'exprime le verset : « *La fin d'une chose est préférable à son début* », car le bienfait qui se révèle à la fin est déjà contenu dans le commencement. Pour cette raison, le verset continue en disant : « *la*



patience est meilleure que l'emportement » : il est préférable d'attendre patiemment le dénouement d'une épreuve sans se plaindre plutôt que de se laisser emporter par la colère du moment.

« Prenez patience » : savoir attendre patiemment la délivrance d'Hachem

« Ils (les Bné Israël) dirent à Moché : est-ce faute de trouver des tombes en Egypte que tu nous as conduits pour mourir dans le désert » (14, 11)

A priori, cela est très surprenant : comment de telles pensées purent-elles surgir dans leur esprit, après avoir été témoins du 'bras étendu' d'Hachem et de tous les signes et les prodiges qu'Il avait accomplis en Egypte ?

Néanmoins, du fait de la confusion qui régna à ce moment-là lorsqu'ils aperçurent les Egyptiens derrière eux et la mer devant, ils perdirent leur sang-froid et leur calme car ils sentirent que leur fin était proche. Et lorsqu'un homme est pris de confusion et n'a plus les idées claires, il y a tout lieu de craindre qu'il en vienne aussi à perdre complètement sa foi en Hachem. C'est pour cela que Moché leur répondit immédiatement : *« Ne craignez rien, prenez patience, et vous verrez la délivrance qu'Hachem vous apportera en ce jour »* (14, 13), voulant ainsi signifier : *« Prenez patience en gardant vos pensées claires sans céder à la confusion, souvenez-vous que votre Créateur ne vous a fait que du bien jusqu'à présent et qu'Il accomplit pour vous des miracles et des prodiges. Et dès lors, vous serez témoins de la délivrance qu'Il vous procurera aussi en ce jour ! »*

Cela nous concerne également : lorsqu'un homme traverse une période obscure au point de ressentir que son monde est en train de s'écrouler, il lui incombe de tout faire pour ne pas perdre son sang-froid ni sa sérénité d'esprit et ne pas céder à l'hystérie. Mais il se renforcera davantage dans sa confiance que le salut d'Hachem viendra sans tarder. Et grâce à cet effort qu'il fera sur lui-même, il méritera, en effet, une prompte

délivrance. Le Rav de Kabrine a enseigné un jour : *« Un juif se doit d'avoir foi dans le fait que D. met une fin à la nuit et que les ténèbres feront place à la lumière. »*

Et même une personne qui ressent que toutes les portes du salut sont fermées devant lui, qui se demande d'où il pourrait bien surgir, et qui ne voit aucune possibilité rationnelle d'être sauvé, n'en perdra pas pour autant ses moyens et se renforcera malgré tout dans sa confiance en D. Car Hachem possède le pouvoir illimité pour délivrer des grandes comme des petites épreuves. Quelle situation serait assez difficile pour Lui résister ?

Il est écrit dans notre Paracha : *« Ils arrivèrent à Mara et ne purent en boire les eaux car elles étaient amères (...) Il (Moché) cria vers Hachem et Hachem lui indiqua un bois qu'il jeta dans les eaux, et les eaux devinrent douces. »* (15, 23-25) D'aucuns demandent : pourquoi ce lieu fut-il dénommé Mara (amertume) ? Pourtant, après le grand miracle qui se produisit alors lorsque les eaux devinrent douces, il aurait été plus convenable de l'appeler Métouka (douceur).

On rapporte la réponse suivante au nom du Rav de Kajmir : lorsque les Bné Israël burent des eaux de Mara et qu'ils sentirent qu'elles étaient amères, ils se mirent à crier vers le Ciel en suppliant : *« Père Céleste, envoie-nous de l'eau douce pour en abreuver cet immense peuple ! »* Ils s'imaginèrent alors quels miracles prodigieux le Saint-Béni-Soit-Il allait mettre en œuvre pour leur apporter de l'eau à boire. Néanmoins, ils étaient loin de penser à une chose : que le Très-Haut transformerait ces eaux elles-mêmes, qui étaient amères, en eau douce dont ils pourraient apaiser leur soif ! Le Rav de Lekhvitch explique à ce propos le verset des Tehilim (130, 7) : *« Car la bonté réside auprès d'Hachem, et auprès de Lui abonde le salut »* : le Saint-Béni-Soit-Il possède de nombreux moyens pour sauver Son peuple des épreuves.

Le 'Hafets 'Haïm dit un jour : *« Celui qui se penche un tant soit peu sur l'explication*



de la Torah se rendra à l'évidence que les Bné Israël ne restèrent à Mara pas plus qu'un seul jour, et malgré tout, il est écrit alors : "*Le peuple se plaignit en disant : que boirons-nous ?*" (15, 24) Ils émirent des griefs en pleurant de n'avoir rien à boire, puisque les eaux étaient amères. Pourtant, dès le lendemain, ils arrivèrent à Elim : "*Là-bas, se trouvaient douze sources et soixante-dix dattiers.*" (15, 27) Il en est ainsi de celui qui voit les choses à court terme et qui est incapable de se retenir et de retarder ne fût-ce que d'un peu, l'objet de son désir. Pourquoi ne considère-t-il pas les choses sous l'aspect de la Emouna et ne voit-il pas qu'Hachem ne tardera pas à apporter la réussite à toutes ses entreprises ? Grâce à la Emouna, il acquerrait la vertu de la patience, car l'impatience provient de ce qu'un homme est pressé de savoir et de comprendre les tenants et les aboutissants de chaque chose. Si seulement il avait confiance en Hachem, il comprendrait qu'il est impossible d'anticiper le futur ni de retarder le présent. »

Entre parenthèses, on peut rapporter au sujet de la patience ce qui est écrit dans notre Paracha (15,13) : « *Tu le conduis (ce peuple) par Ta puissance vers Ta sainte demeure* » et Rachi d'expliquer : « "*Tu le conduis*", c'est un langage de 'diriger', mais Onkelos, lui, le traduit dans le sens de 'porter' et de 'supporter'. Néanmoins, il ne s'est pas attelé à traduire précisément sa signification en hébreu. »

Le Imré Emet écrivit une fois à ce propos à Rabbi Yaakov Sankvitz, le Roch Yéchiva de Sefat Emet, que les deux explications se rejoignent, car celui qui assume le rôle de diriger et de s'occuper de la communauté doit être patient et capable de supporter, afin de pourvoir guider chacun suivant son caractère.

L'anecdote qui suit peut être de bon conseil lorsque l'homme doit faire face à une situation difficile :

Une fois, un père et son fils, se rendirent chez Rabbi Avraham Gani'hovski, deux semaines environ avant qu'il quitte ce

monde. Le père se plaignit à lui que son fils avait le sentiment permanent d'être poursuivi en tout endroit où il allait, ce qui rendait son existence amère.

« Une fois dans l'année, leur dit Rabbi Avraham, nous avons obligation de goûter à l'amertume : la nuit du Séder. Mais tout le reste de l'année, il n'y a aucun sens à y goûter ! » Il voulait ainsi signifier que si un homme réfléchit correctement à sa situation sans se concentrer sur son épreuve, il verra clairement à quel point il est entouré de toute part de la bonté d'Hachem et de Sa miséricorde et qu'il n'y a aucune raison de 'manger du Maror', de se morfondre en se plongeant entièrement dans son amertume. Le regard de l'homme l'induit souvent en erreur en l'incitant à ne se concentrer que sur un seul et unique malheur qui se cache sous la montagne de bienfaits qu'Hachem lui prodigue à chaque instant.

Rav Eliahou Dessler montra une fois à ses élèves une page blanche avec un point noir, et il leur demanda : « Que voyez-vous ? »

- Nous voyons un point noir !, répondirent-ils tous en chœur.

- Et tout le blanc autour de ce minuscule point, s'écria Rav Dessler, vous ne le voyez pas ? Eh bien, sachez que telle est la nature de l'homme : de ne voir que le noir et le mauvais, bien qu'ils soient insignifiants en regard de tout le blanc et le bon qui l'entourent, ce qui est à l'opposé même du bon sens ! »

Rav Mordékhaï 'Haïm Salonime raconta qu'une fois, Rabbi Moché Leïb de Sassov et Rabbi Israël de Pikov (le fils du Rav de Berditchov) allèrent accomplir la Mitsva de rachat des captifs, en plein hiver, alors qu'un froid intense régnait dehors. Sur leur chemin, ils durent s'arrêter dans un petit village dans lequel un juif leur offrit l'hospitalité chez lui pour la nuit. Il leur donna une petite chambre dont le toit était fendu et menaçait de s'écrouler. Lorsqu'ils allumèrent le poêle, des morceaux de glace et de givre tombèrent



du plafond sur les lits. Rabbi Israël laissa échapper un soupir, n'étant pas habitué à de telles conditions. Le Rav de Sassov lui dit alors en guise de consolation et pour le détourner de ses pensées : « J'ai treize raisons de me réjouir : premièrement, grâce à D., mon côté droit ne me fait pas souffrir. Je peux donc m'allonger sur le côté droit. Imagine qu'il me fasse mal, comment aurais-je pu m'allonger tranquillement ? Deuxièmement, Hachem, dans Son immense bonté, a fait que même le côté gauche n'est pas douloureux, si bien que je peux aussi m'allonger dessus. Troisièmement, le dos non plus ne me tourmente pas... » Il lui énuméra ainsi treize bienfaits que le Saint-Béni-Soit-Il lui avait prodigués dans la situation où ils se trouvaient. Les deux Rabbanim se renforcèrent ainsi jusqu'à ce que la joie les remplisse entièrement, au point de se mettre tous deux à danser !

Une fois, un Avrekh rentra chez lui le soir comme à l'accoutumée, et pour une certaine raison, on ne lui servit pas son repas comme d'habitude. En outre, il constata avec surprise que l'évier était rempli de vaisselle sale où des restes de nourriture étaient encore collés. Il demanda sur un ton irrité à son épouse : « Qu'as-tu fait aujourd'hui ? », comme s'il insinuait : « Pourquoi es-tu assise à ne rien faire ? » Cette dernière essuya l'affront sans répondre. Le lendemain, l'Avrekh constata que la scène de la veille s'était répétée : la cuisine était sale et le repas n'était pas prêt. Il demanda à nouveau,

courroucé : « Qu'as-tu fait aujourd'hui ? » Son épouse, une fois de plus, garda le silence.

Le troisième jour, lorsqu'il ouvrit la porte, il n'en crut pas ses yeux : les enfants déambulaient sans habits convenables, le désordre régnait dans tous les coins, les murs étaient "décorés" de taches de chocolat à la joie des "petits", et son épouse était allongée dans son lit.

Cette fois, il dit en élevant le ton : « Mais, qu'as-tu fait aujourd'hui ? »

Son épouse lui répondit avec sagesse : « En effet, aujourd'hui, je n'ai rien fait ! », lui faisant ainsi remarquer ouvertement à quoi ressemblait une maison où rien n'avait été fait, et afin qu'il comprenne tout ce qu'elle avait fait la veille et l'avant-veille alors qu'il lui avait semblé le contraire, tout cela parce que son repas n'avait pas été préparé à temps !

Outre le fait que cette anecdote puisse faire prendre conscience à chaque mari des efforts et du travail fournis quotidiennement par son épouse, elle comporte également un enseignement sur la conduite d'un homme envers son Créateur. Si les choses ne vont pas comme il le désire, il devra veiller à ne pas se plaindre de la manière dont Hachem dirige le monde. Au contraire, il devra se souvenir de toute la bonté et la miséricorde qu'Il lui prodigue à chaque instant. Malheur à lui si le Saint-Béni-Soit-Il s'arrêtait, ne fût-ce qu'un jour, de faire tout ce qu'Il fait pour lui ! Il serait tout simplement réduit à néant (à D. ne plaise).

